

Annie-France Gaujard

*Avec le temps,
va, tout s'en va*

Tome I



A mes enfants...

« Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage.

Traversé ça et là par de brillants soleils... »

*Peut-être a-t-on halluciné de tout ?
Et pourtant, ils existent.
Et pourtant, ils se battent et vivent.
Ils survivent et ils sont là, dans la poitrine
ou sur le papier, en rang...
Les mots sont l'émotion.*

Arnaud Gruet

Prologue

Le car arrivait enfin à Paris, place d'Italie. Quatre heures de route avec des arrêts tous les trente à quarante kilomètres environ au moyen d'un de ces vieux cars poussifs, tels qu'il en existait encore en 1972, peu confortables et parfumés d'une odeur tenace de diesel donnant la nausée. Il était préférable de prévoir un large sac en papier... au cas où !

Il partait de Saint-Fargeau dans l'Yonne et, passés les nombreux villages, s'engageait sur la N7 en frôlant les quatre-vingts à l'heure. La majorité des passagers se composait de travailleurs dont la descente graduelle allégeait le car au fur et à mesure de son avancée vers la capitale. Aude l'avait pris à l'arrêt habituel, devant le café « Le soleil qui luit pour tout le monde », pourvu d'une vaste salle sombre en contrebas de la chaussée et de fenêtres à ras du trottoir. C'était le retour des vacances d'été. Départ de Rogny. Là, se trouvait la maison de ses grands-parents, son refuge, son antre.

Mais pour l'instant il lui fallait oublier ces deux mois d'oxygène et penser à la rentrée scolaire de l'établissement privé où elle enseignait.

Sa fille Sarah, petit phénomène de deux ans, s'était endormie et se faisait de plus en plus lourde sur son flanc gauche. De sa bouche entrouverte coulait un filet de salive dessinant une auréole sur son chemisier.

Le chauffeur arrêta le moteur d'où échappa un chuintement fatigué. Aude descendit péniblement les hautes marches lissées du car.

Il faisait frais pour une fin d'août et, le temps de récupérer sa valise, elle enfila son cardigan de laine rayé vert et bleu englobant Sarah sur le côté. Elle espérait vivement la venue de son mari.

21 heures ! La faim et la fatigue lui sapaient complètement le moral. Que faisait-il ? Peut-être n'avait-il pas reçu sa lettre ?

Elle décida d'attendre encore un quart d'heure avant de chercher un taxi mais elle ne tint pas jusque là et s'engouffra dans la première voiture en stationnement, inquiète et brisée.

– Rue Vaugirard-Nouveau, dans le quinzième.

– Ça roule, ma p'tite dame.

Sarah ouvrit un œil noir, chassa une mèche rebelle et murmura :

– Où est mon dodo ?

– Dans la valise, tu l'auras bientôt. Rendors-toi ma puce !

Pendant la demi-heure de trajet, elle chassa toutes

explications tragiques pour ne retenir qu'un souci de courrier.

Ils arrivèrent devant l'immeuble. Aude leva la tête : pas de lumière à la fenêtre du premier étage ! La façade grise, alourdie de sculptures, l'accueillait méchamment.

Déséquilibrée par Sarah qui s'accrochait à elle de ses petits bras potelés, elle monta l'escalier péniblement, posant la valise à chaque marche. Elle mit fébrilement la clé dans la serrure.

Pas un bruit... L'appartement était vide de toute présence humaine. Elle parcourut les trois pièces : personne. Hébétée, elle coucha sa fille sans même la changer. Dans la chambre, le lit était fait, l'édredon faisait son dos rond habituel, les taies d'oreiller bordées de dentelle blanche semblaient en visite. Elle ouvrit l'armoire à la glace biseautée. Seuls ses vêtements pendaient tristement sur les cintres de bois.

Elle se traîna jusqu'à la cuisine à la recherche d'un grand verre d'eau fraîche. Une enveloppe traîtresse l'y attendait.

Elle l'ouvrit :

– Ma chérie, j'ai décidé de changer de vie. Je te laisse de l'argent pour voir venir. Laissons du temps au temps...

La tristesse laissa place à la colère devant cette dernière phrase du pape Jean XXIII, devenue cliché.

Aude déchire le petit mot et jette les morceaux dans la poubelle plastique sous l'évier. En les regardant s'éparpiller sur les ordures, elle pense

qu'une tranche de vie vient de rejoindre l'auteur de la missive.

Sa silhouette menue traverse le salon et s'abat sur le divan de velours rouge. Elle essaye de comprendre. Son regard parcourt la pièce encombrée d'objets chinois. Deux grands vases noirs, ornés de fleurs nacrées entrelacées, trônent sur un buffet kitsch. Une table basse, laquée, supporte un plateau de verre avec un service à saké. Sa mère n'a décidément aucun goût ! Ils n'auraient jamais dû venir vivre avec elle à la mort de René, son père !

A cette évocation, ses grands yeux beiges en amande s'emplissent de larmes. Elle revoit d'un trait la scène du café où ils sont attablés avec son mari Samuel.

Elle est enceinte de Sarah. René se fait une telle joie d'être bientôt grand-père. Samuel parle de ses projets, René plaisante. Tout à coup son visage, envahi d'une pâleur extrême, se fige ; son corps s'affaisse sur la banquette. Les images défilent : le car de police et sa sirène lugubre, les secousses infernales dans le fourgon, la prise en charge de son père inanimé par des ambulanciers pressés, et la question monocorde du responsable de l'accueil :

– Qu'est-ce que j'inscris comme cause de décès ?

Samuel en colère explique qu'elle est enceinte, reproche le manque de tact. Aude s'évanouit. Elle resurgit sous le regard bovin d'une infirmière qui lui

flanque de petites gifles et lui balance cette phrase fatale :

– On ne pouvait rien faire, c’est une rupture d’anévrisme !

Aude s’efforce de chasser les souvenirs. La douleur est trop intense. Pliée par une barre à l’estomac, elle se recroqueville sur le divan après avoir glissé sous sa tête un coussin, revêtu de fausse fourrure. Ses paupières se ferment sous la densité des émotions. Elle s’endort en récitant mentalement le quatrain de sa composition, placé sur la tombe :

« Toi, l’ami, le confident, le père,
Ma moitié restée en terre,
Qui m’a ôté le sel de la vie,
Je te pleurerai à l’infini. »

Ce n’est plus qu’une toute petite fille...

Première partie

I

– Mémé ! J'ai faim, tu peux me donner un bout de pain ? dit Aude en tirant la vaste robe à fleurs rouges de sa grand-mère.

– Oui, mais ne le montre pas à ton grand-père ! Il va encore dire que ça te coupe l'appétit au repas ! répond Eugénie tout en se dirigeant vers la maie en merisier d'où elle sort une boule odorante, veinée de crêtes brunes.

Elle tranche un morceau qu'Aude arrache avant la fin et emporte pour le grignoter en cachette.

La pièce est inondée de soleil. La maison, orientée est-ouest, en regorge toute la journée. C'est une ancienne ferme datant de 1830 que pépé Émile a restaurée. De savants colombages se détachent sur l'enduit des murs que les sables ocrés teintent joliment ; des briques rouges entourent les encadrements des fenêtres et des portes en bois, peintes en vert-canard. Le toit des dépendances, en vieilles tuiles de pays, descend en basse goutte jusqu'à cinq

centimètres du sol. En cette période d'été la façade s'est alourdie de grappes de raisin, un chasselas sucré qu'Aude et son frère Jeannot adorent grappiller sur les branches les plus basses.

Jeannot a déjà sept ans, l'âge de raison disent les parents, mais Aude le trouve plutôt infernal. Il l'entraîne toujours dans ses bêtises. La dernière a été d'enfermer la mémé dans l'étable avec les chèvres. Le temps qu'on s'inquiète de sa disparition, elle y était restée tout l'après midi et s'était endormie dans la paille.

Pourtant elle l'admire beaucoup. Ne sait-il pas faire du vélo sans petites roues, rassembler les canards, enfourner le bois dans la cuisinière, trouver les portées de chatons dans le grenier ?

Elle, n'a que cinq ans. Toute ronde, de longs cheveux noirs remontés en tresses de chaque côté de son visage poupin et nouées sur le sommet du crâne comme un ornement d'œuf de Pâques, elle est la joie de son grand-père. Il l'a surnommée « la chipie ».

Pépé Émile s'est retranché du monde. Artiste peintre qui eut ses heures de gloire, il a côtoyé les plus grands... C'était pour beaucoup d'entre eux une période bénie car créatrice mais miséreuse. On créchait où on pouvait. L'impressionnisme avait renversé l'académisme bourgeois. La société des artistes indépendants dont il faisait partie révélera Signac, Van Gogh, Lautrec, Cézanne, Gauguin, Vuillard... des visionnaires qui vont poser les fondements du XX^e siècle.

Émile, lui, a eu de la chance d'être bien nanti (son père est châtelain et lui verse une pension appréciable) car la plupart des peintres vivaient mal. Un portrait dans la rue pour 2,50 francs, des petits boulots de déménageur, débardeur, allumeur de feux, permettaient de subvenir à la peinture. Il fréquentait Montmartre, alors le maquis de la capitale, avec ses artisans, ses baraques de bois, ses artistes, ses poètes, le Moulin de la galette, le Lapin agile, où se réunissaient bon nombre de vagabonds, le Bateau-Lavoir, vieille baraque surnommée ainsi par Max Jacob qui pensait qu'elle pouvait être emportée par les eaux comme une banale chaloupe de marins. Ce fut le cadre d'une intense création artistique et la réalisation, entre autres, des « Demoiselles d'Avignon » (1907) par Picasso, dans l'atelier de la rue Ravignan, ouvrant ainsi la voie au cubisme.

Mais ce n'est pas son monde. Il part donc à Lyon où il suit les cours des Beaux-arts et d'où il sortira avec un diplôme d'Officier d'Académie. Pourtant Paris lui manque et il revient s'installer dans le 6^e arrondissement. Il découvre alors l'atmosphère de la Grande Chaumière, remplie de jeunes talents venus de l'Est, les petites soirées culturelles chez le Douanier Rousseau et les mardis poétiques à la Closerie des Lilas. Début 1900 c'est le « Montparnos ». Les ateliers sont le rendez-vous de fêtes extravagantes. On se travestit, on danse sur des airs de guinguette, Matisse et Marquet en barbus et en slips, comme pour un bal des Quat'z Arts. C'est là qu'il va connaître Eugénie,

modèle nue à l'atelier de la Grande Chaumière.

A l'époque beaucoup de femmes gagnaient ainsi leur vie en séances de pose pour divers peintres dont les motivations pseudo artistiques étaient parfois douteuses !

Une coquine celle-là ! Qui pourrait croire en voyant maintenant son corps fatigué, sa poitrine rejoignant le nombril, qu'elle fit tourner les têtes d'une multitude d'artistes !

Eugénie est fine mouche... elle a bien senti que celui-là n'est pas un crève-misère et qu'il pourrait l'entretenir. De plus il est beau garçon ! Très grand, toujours élégant dans son costume trois-pièces gris rayé de noir ou par beau temps, une veste blanc-cassé, un panama sur la tête, laissant déborder une touffe de cheveux noirs, indisciplinés, il l'impressionne ! Surtout lorsqu'il consulte sa grosse montre en or, accrochée à une chaîne au revers de la pochette de sa veste !

Après la guerre ils mordent la vie à pleines dents. Émile expose peu. Les années folles méritent bien leur nom. Ils sortent le soir au Jockey ou au Sphinx, un lupanar de luxe. Un déchaînement de forces vives remplit le monde. On se bouscule au Dôme et à la Rotonde avec une frénésie de danser, de dépenser, de pouvoir enfin crier, hurler, gaspiller. Le Sélect et le dancing de La Coupole ne désespèrent pas. Foujita devient célèbre.

Mais les années passent et les enchanteurs s'embourgeoisent. Yvonne naît en janvier 1918, leur petite princesse.

Eugénie et Émile sont fous de joie. Ils repartent s'installer quelque temps en famille au château de La Roche, que le père d'Émile, Paul Roustan a acquis après avoir amassé une grande fortune au Cambodge, du temps des comptoirs français. Le Cambodge était alors un pays de protectorat français avec à sa tête, le roi Norodom. Celui-ci voyait la nécessité de moderniser le vieux royaume des Khmers sous l'égide de la France. Paul Roustan devint son conseiller. Il contribua ainsi à la création d'industries : tuilerie, fabrique de chaux, service de navigation sur le Mékong, construction du phare de Phnom Penh. Sa part dans l'économie du Cambodge fut certainement considérable. A l'époque où Phnom Penh n'avait pas d'hôtel, les voyageurs descendaient tout simplement « chez Roustan » !

Hélas le château va être réquisitionné par l'E.D.F. à cause du barrage de Villereest.

Quinze ans plus tard, le produit de la vente permet à Émile d'acheter un petit immeuble d'artistes à Paris dans le 14^e où il s'octroie un studio pour s'adonner à la peinture.

On commence à le connaître. Quelques revues, le Lynx, la Vie, louent ses lithographies. On peut lire :

« C'est comme lithographe qu'Émile Roustan, associé à la Société Nationale depuis six ans s'est d'abord fait connaître, et l'emploi dominant des gris dans ses planches l'obligeait à un soin extrême dans le dosage des valeurs. Il vise alors à envelopper les